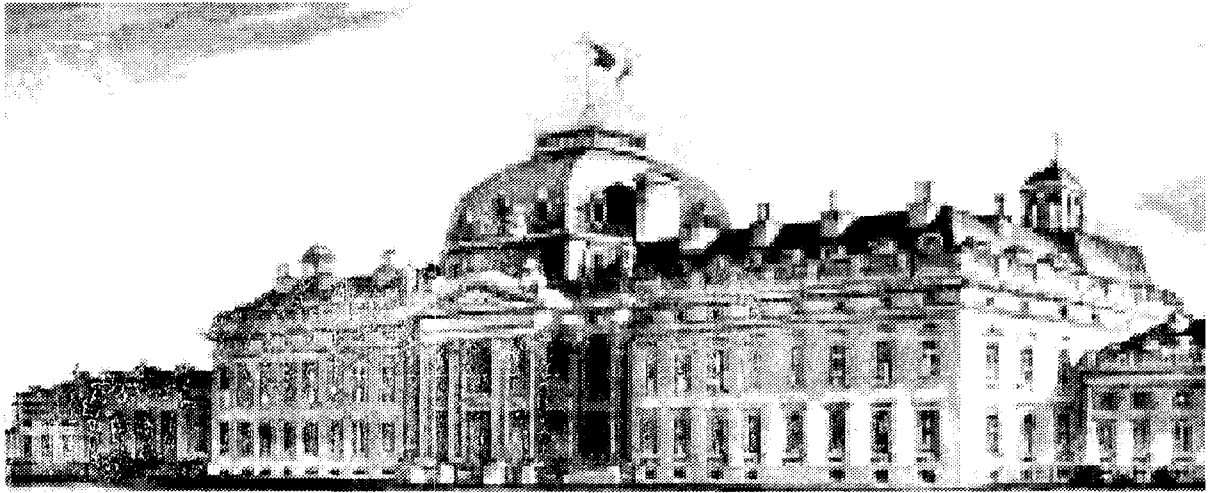


1998-304

1997-1998

COLLEGE INTERARMEES DEFENSE  
DE



*MEMOIRE DE STRATEGIE*  
DU  
*CDT. Y.S. KIM AM*

**NOUVELLES ARMES ET STRATEGIE**

## SOMMAIRE

1. INTRODUCTION -----	2
2. LA FUSEE BALISTIQUE A GRANDE PORTEE -----	3
3. L'OGIVE MULTIPLE -----	4
4. LA COMBINAISON DE TROIS COMPOSANTES -----	5
5. LA PRECISION DES ARMES DE JET A DISTANCE -----	7
6. CONCLUSION -----	9
7. REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES -----	11

## 1.INTRODUCTION

Au cours des siècles, à plusieurs reprises, l'innovation technique modifia l'ordre politique et social et décida de stratégies nouvelles. Par exemple, l'étrier. Il permit de combattre à cheval et fut à l'origine du développement de la chevalerie. Le harnais de col donna à l'homme la faculté d'utiliser pleinement la force animale. L'obscur artisan, ou le modeste agriculteur, qui transforma aussi avantageusement l'équipement du cheval ne pouvait imaginer toutes les conséquences, directes et indirectes, de cette bien élémentaire innovation : pourtant la substitution de l'attelage animal à la traction humaine eut pour corollaire l'élimination de l'esclavage. Autres exemples encore : la poudre qui, en Europe, devint une arme avec la bombe. Les murailles ne résistèrent pas à ses assauts, les forteresses furent démantelées, l'ordre féodal disparaissant au profit du prince, puis de l'Etat aux pouvoirs renforcés. Grâce au nouveau gréement des caravelles, l'Europe s'élança à la découverte des trois quarts du globe, elle se les approprias, en exploita les richesses, y étendit ses lois. Au 19<sup>e</sup> siècle, apparut l'arme à tir rapide : bientôt elle imposera l'enfouissement des armées, la stabilité des fronts, la prolongation des hostilités, l'usure lente des belligérants, la production en masse des munitions et la rivalité des industries d'armement. Premier des instruments de la « guerre verticale », intervient alors le bombardier, il attaque les populations, les implique directement dans les hostilités, si bien qu'elles n'acceptent plus aussi passivement que naguère la pratique d'une politique aventureuse. A son tour, l'ère nucléaire est déjà marquée par de nombreuses mutations, au rythme accéléré par la marche du progrès scientifique. Les bouleversements politiques et stratégiques se succèdent si rapidement qu'ils prennent de court les spécialistes et, *a fortiori*, les politiques.

## 2.LA FUSEE BALISTIQUE A GRANDE PORTEE

En septembre 1944, le V2 allemand inaugura l'âge de la fusée. La guerre terminée, les Soviétiques d'abord, les Américains ensuite, s'ingénierent à en faire une arme capable de remplacer le bombardier stratégique. La rivalité américano-soviétique, les informations alarmantes rapportées d'U.R.R.S. par les ingénieurs allemands libérés après avoir communiqué leur savoir, stimulèrent les recherches et, en moins de dix ans, Américains et Soviétiques surmontèrent toutes les difficultés techniques. Au début des années 60, la fusée balistique à grande portée fut solidement accrochée à la panoplie stratégique des deux grandes puissances.

L'arme nouvelle est imparable. Elle porte la destruction thermonucléaire à des distances qui peuvent varier entre le quart et la moitié du méridien terrestre et à des vitesses dix fois plus élevées que celle du bombardier ; sa trajectoire culmine cent fois plus haut. De quelques heures avec le bombardier stratégique, les délais d'alerte seraient réduits à une vingtaine de minutes si Américains et Soviétiques l'utilisaient les uns contre les autres. Avant lancement, la fusée est quasi indestructible, car de part et d'autre on l'enterre profondément, on la protège par l'acier et le béton. Sur sa trajectoire, on ne sait encore l'intercepter. Elle frappe n'importe où, sans que rien ne s'oppose à son pouvoir de destruction.

Ses performances transforment la stratégie mondiale : les Etats-Unis savent que, désormais, sans pouvoir le défendre, leur territoire peut être atteint et détruit ; ni les distances ni les océans ne le protègent. Washington ne peut plus fournir à ses alliés les garanties impunément accordées jusqu'à l'avènement de cette arme. sur son rôle stratégique, M. Khrouchtchev anticipa. Dès le mois d'août 1957, il exalta le succès de ses techniciens capables, selon lui, de construire des fusées portant une charge explosive à des milliers de kilomètres. Spoutnik, deux mois plus tard, donna du crédit à ses déclarations. Au cours du mois de janvier 1959, nouvelle annonce : l'U.R.S.S. procède à des essais de tirs de la mer Caspienne au pacifique septentrional. Les Américains confirment : l'engin soviétique serait même précis. Successeur de M. Foster Dulles, secrétaire d'Etat, M. Christian Herter en tint aussitôt le plus grand compte : «Je ne puis concevoir qu'il existe un président des Etats-Unis qui engage les Etats-Unis dans une guerre nucléaire à moins qu'à l'évidence nous ne soyons nous-mêmes menacés d'une destruction totale», déclare-t-il au sénateur Gore qui l'interrogeait sur la stratégie américaine.

M. Herter révélait la précarité des alliances lorsqu'elles sont fondées sur le recours à l'atome. D'inconditionnel, l'engagement américain aux côtés des Alliés devenait conditionnel et une politique extérieure plus prudente s'imposait aux Etats-Unis qui lancèrent aussitôt de vastes programmes d'engins stratégiques, déclenchant ainsi la course aux armements et s'engageant dans la voie du surarmement. Trente ans plus tard, banalisée, simplifiée, produite en grande série, lançant des charges explosives classiques ou chimiques, la fusée est aussi devenue l'arme des conflits entre les Etats du tiers monde, aux côtés de l'avion et du char d'assaut.

### 3.L'OGIVE MULTIPLE

A-t-il existé une arme que les ingénieurs n'aient tenté de perfectionner? La fusée balistique, avant même d'être expérimentée, n'a pas échappé à la règle. Avant la fin des années 50, alors que les Etats-Unis en étudiaient l'utilisation militaire, les bureaux d'études américains et soviétiques cherchèrent les moyens de lancer plusieurs charges explosives à l'aide d'une seule fusée. Le 22 juin 1960, un engin *THOR* américain projeta dans l'espace deux satellites, l'un pour aider la navigation maritime, l'autre destiné à mesurer les radiations solaires. Un an plus tard, de la même manière, trois satellites furent placés sur orbite. Encouragés par ces succès, les techniciens mirent au point un système relativement complexe baptisé *TRANSTAGE*. Au sommet d'une fusée, il permettait de placer sur plusieurs orbites des satellites différents en donnant à chacun d'eux une impulsion appropriée à la trajectoire sur laquelle il devait circuler. Il a suffi de passer du satellite d'observation ou de navigation à l'ogive nucléaire pour multiplier par trois, six, dix, voire plus encore, le nombre d'objectifs qu'il serait possible de détruire avec une même quantité de fusée. Ni les Américains, qui prirent les devants, ni les Soviétiques ne renoncèrent à ce moyen d'accroître brusquement l'étendue des ravages qu'ils pourraient exercer chez l'ennemi. De 1945 à 1970, les Etats-Unis construisirent quelque 4000 ogives nucléaires adaptées à leurs fusées à longue portée. Cinq ans plus tard, ils en possédaient plus de 10 000. Les Soviétiques s'engagèrent dans la même voie. L'ogive multiple séparément guidée est redoutable dans la mesure où, incitant à l'agression,

elle fournirait à l'agresseur les armes succès - paralyser toute riposte en annihilant les fusées adverses - si les sous-marins lance-missiles n'échappaient, par le mouvement permanent et secret, à une pareille tentative de destruction.

Il est déjà surprenant que les deux grandes puissances n'aient pas eu la sagesse de renoncer à construire une arme aussi «déstabilisante ». Mais il est encore plus incompréhensible que les accords de soi-disant limitation des armements stratégiques signés à Moscou le 26 mai 1972 n'aient pas interdit le déploiement des ogives multiples. Faute de les avoir bannies, Américains et Soviétiques augmentèrent leur pouvoir de destruction au lieu de le limiter, objet de leur rencontre. Les possibilités de cette technique nouvelle excédaient-elles l'entendement des politiques? C'est peu probable. Il faudra néanmoins attendre 1986, quatorze ans plus tard, pour que MM. Gorbatchev et Reagan se proposent, sinon d'éliminer les ogives multiples, du moins d'en réduire le nombre.

#### 4. LA COMBINAISON DE TROIS COMPOSANTES

Alors que les politiques et leurs spécialistes s'interrogeaient encore sur la signification stratégique des fusées à longue portée, une réalisation technique nouvelle modifia leurs premières conclusions. Il s'agissait, à la fin des années 50, de la combinaison de trois composants, chacun à peu près défini, mais jamais encore assemblés : le sous-marin à propulsion nucléaire, la fusée balistique et la charge explosive atomique qu'elle projette sur l'objectif.

C'est l'Allemagne en guerre qui, modestement il est vrai, prit les devants. En 1942, une équipe d'ingénieurs du centre de Peenemünde eut l'idée de bricoler un système de lancement de fusées à fixer sur la coque d'un sous-marin. L'expérience eut lieu au large de Peenemünde. Alors que le sous-marin était en plongée, à une quinzaine de mètres de la surface, l'engin fut mis à feu. Il traversa l'élément liquide, s'éleva dans les airs et tomba à l'eau trois kilomètres plus loin. Ce premier test était un succès. La marine allemande préféra l'ignorer : trop de problèmes techniques devaient être résolus avant d'en arriver à une arme utilisable, ne serait-ce que parce que la charge explosive classique transportée vers l'objectif ne réussirait pas à compenser l'inévitable imprécision d'un tel engin.

Treize ans plus tard, L'U.S. Navy reprit le projet. Elle donna la priorité aux essais du *Nautilus*, sous-marin à propulsion nucléaire, tandis que la commission à l'énergie atomique américaine mettait à disposition une vaste gamme de charges atomiques. Après quelques déboires, avec la *Jupiter*, fusée de l'armée de terre des Etats-Unis, les ingénieurs de la firme Lockheed fournirent l'engin idéal, la fusée *Polaris* spécialement conçue pour être emportée à bord du sous-marin *George Washington*. Le 18 juillet 1960, deux fusées *Polaris* furent lancées, coup sur coup. Elles tombèrent quelque 2000 kilomètres plus loin, dans la zone d'océan désignée comme objectif. Osborn, commandant du *George Washington*, adressa un télégramme au président Eisenhower : « Du fond de la mer, *Polaris* a atteint l'objectif. Test parfait. » Le commandant Osborn se doutait-il que le tir de ces deux fusées annonçait une nouvelle révolution stratégique et politique?

Cette nouvelle « arme nouvelle » était - elle est toujours - invulnérable. La localiser dans une immense étendue d'océan demeure à peu près impossible, la neutraliser, la détruire plus difficile encore ; s'en prendre à plusieurs de ces

sous-marins et les envoyer par le fond simultanément apparaît toujours irréalisable. En théorie, l'autonomie du sous-marin à propulsion nucléaire est infinie, du moins à l'échelle du globe. Les océans cernant toutes les terres, la menace est omnidirectionnelle. Les trajectoires des projectiles lancés par ces fusées peuvent être convergentes, divergentes, parallèles, selon la position qu'occupent respectivement l'assaillant et l'objectif. L'arme sous-marine à grande autonomie échappe à la surveillance par le « haut ». En mission, ni l'avion ni le satellite n'en contrôlent la navigation. Au fur et à mesure que s'accroît la portée des fusées qu'elle emporte dans ses flancs, la zone terrestre encore hors d'atteinte se rétrécit, pour disparaître. Quelques milliers d'hommes, certes moralement et techniquement de haute qualité, suffisent à mettre en oeuvre une force de sous-marins nucléaires lance-missiles capable de matérialiser une colossale énergie de destruction, équivalente à des millions de tonnes d'explosif ordinaire.

Mais c'est l'invulnérabilité du sous-marin nucléaire qui en fait une arme révolutionnaire. Au cours des âges et jusqu'au début des années 60, aucune arme ne bénéficiait d'une totale protection contre les assauts de l'ennemi. Lorsqu'elle était bien comprise et bien menée, la guerre avait pour premier objectif la paralysie, ou encore la destruction des armes et des armées de l'adversaire. Celui-ci, une fois privé des moyens des combat, devait s'incliner et payer le prix de la défaite. Schéma classique des conquérants : détruire d'abord les armes pour s'emparer impunément des biens de l'ennemi. Ainsi concues, et exécutées, les opérations de guerre apparaissent rationnelles. Elles rapportent : le vaincu rembourse au vainqueur de prix dont celui-ci a payé sa victoire.

L'avènement du sous-marin lance-missiles bouleverse de fond en comble cette conception millénaire de la guerre. Désormais et entre les puissances qui détiennent cette arme, le recours à la force n'est pas seulement hasardeux, il devient absurde. Certes, les biens humains et matériels de l'adversaire demeurent sans protection et il serait aisé de les détruire, mais en provoquant la riposte qu'exerceraient les armements opposés, épargnés faute de savoir les localiser. De surcroît, les valeurs et les biens de toute nature dont l'initiateur d'une opération à l'évidence irrationnelle voudrait s'emparer seraient anéantis. La guerre est, alors, dépourvue de sens.

Comme si l'arme nouvelle en avait décidé, la stratégie « déclaratoire » de l'U.R.S.S. apparut, soudain, modifiée. Certes, au cours des années 50, et plus particulièrement lors de la conférence de Genève (1955), le Kremlin réitéra sa volonté d'en venir à un *modus vivendi* qui permettrait de développer l'économie soviétique et d'organiser au mieux les acquisitions territoriales réalisées du début de la Seconde Guerre mondiale à la fin des années 40. Au moment où les deux grandes puissances ajoutaient à leurs avions stratégiques des sous-marins nucléaires lance-missiles, la coexistence pacifique devint le leitmotiv de la politique extérieure soviétique.

En tout cas, ce qui importe, c'est que la combinaison sous-marin, fusée, ogive atomique ait été à l'origine d'une stratégie et d'une politique internationale nouvelles ; pas de guerre qui soit concevable entre les puissances détentrices de cet armement de peur qu'en dernier ressort il ne soit utilisé, le reste du monde, en revanche, demeurant à la merci du plus entreprenant. L'histoire n'offre pas d'autre exemple d'un armement qui exclut tout autre usage que d'être maintenu en l'état, apparemment passif,

invisible, introuvable, inaccessible. Et qui, alors, remplit la plus décisive des missions : éliminer la guerre entre les Etats qui le possèdent.

Les alliés européens de l'OTAN bénéficièrent - et bénéficient toujours - des assurances que le sous-marin nucléaire lance-missiles confère aux Etats-Unis. Aussi longtemps qu'il demeurera invulnérable - et qu'il sera par conséquent capable de représailles - cet armement fera du territoire américain un sanctuaire inviolable. Lorsque la portée des premières fusées balistiques enlevées par les sous-marins américains était de l'ordre de 2 000 à 2 500 kilomètres, ces bâtiments devaient patrouiller dans les eaux européennes pour tenir sous leur menace les objectifs soviétiques. Ce fut le cas jusqu'au milieu des années 70. Depuis, ainsi qu'on l'a vu précédemment, ces fusées portent plus loin ; aux essais, elles ont atteint successivement 7 500, 9 000, voire 10 000 kilomètres. Aussi, maintenant, en demeurant à proximité des eaux nationales, celle du Nouveau Monde pour les bâtiments de l'U.S. Navy et celles d'Eurasie pour la marine soviétique, les sous-marins lance-missiles des deux superpuissances sont-ils redoutables et redoutés. Les pays européens ont donc perdu l'intérêt stratégique que leur conférait leur position géographique. Les fonds marins proches du littoral de l'Europe, comme ses installations portuaires, ne sont plus indispensables à la dissuasion que les Etats-Unis pratiquent pour eux-mêmes et, avec bien des réserves, pour certains de leurs alliés.

Entre le moment où les forces sous-marines des deux superpuissances devinrent significatifs et la mutation technique suivante, une dizaine d'années s'écoulèrent. Elles ne suffirent pas à mettre en évidence toutes les conséquences politiques de l'avènement de cette arme sous-marine qui pourtant, transforme les lois régissant depuis des millénaires les rapports de forces entre les peuples. En effet, les dirigeants occidentaux se sont trop longtemps comportés comme s'ils redoutaient que les deux sociétés antagonistes s'affrontent, les armes à la main, à la manière des guerres précédentes et selon un schéma que ces armes, justement, relèguent dans le passé.

## **5.LA PRECISION DES ARMES DE JET A DISTANCE**

A la fin des années 70, alors que les grands responsables de nos destins s'attardaient dans la réflexion, voici que survint un nouvel événement militaro-technique, dont les conséquences se surajoutèrent à celles, non encore assimilées, du sous-marin lance-fusées. Sans cesse améliorée depuis une vingtaine d'années, la précision des armes de jet à distance - entendez les fusées balistiques, les missiles dits de croisière - approcha la perfection, les points de chute coïncident, ou presque, avec le centre de l'objectif visé. Les corrections par mécanismes inertiels, impulsions électromagnétiques, visées stellaires, intervention des satellites artificiels, « vision » radar de la zone de l'objectif, furent tour à tour, et toutes ensemble, mises à contribution pour réduire, voire supprimer, les erreurs de tir. Lors de leurs essais, les premières fusées à longue portée projetaient leurs ogives à plusieurs kilomètres du but vers lequel elles étaient dirigées. Vingt ans plus tard, des expérimentations semblables démontrèrent qu'entre le point de chute et l'objectif, les écarts étaient dix fois, voire cent fois moindres. Résultat d'un progrès technique tout à fait normal puisque la recherche de la perfection est dans la nature des

choses, cette précision a, elle aussi, d'importantes conséquences stratégiques et politiques.

Stratégiques et militaires d'abord. Lorsqu'ils planifiaient l'inconcevable - afin d'être prêts à le concevoir -, les états-majors des puissances nucléaires compensaient les erreurs de tir de leurs engins en les équipant de charges explosives de très forte énergie. C'était l'époque où stratégies et stratégestes jonglaient avec les mégatonnes, où ils envisageaient l'annihilation de vastes étendues, le choc et la chaleur ravageant les plus grandes cités, les radiations meurtrières condamnant un hémisphère, voire les deux, l'humanité dix fois détruites, les espèces vivantes effacées...

Le livre et le film surenchérisaient afin de captiver l'imagination des foules et de transformer peurs et paniques en denrées commerciales. Il est vrai que les armes alors accrochées aux panoplies des grandes puissances justifiaient ces descriptions, sinon les terreurs qu'elles inspiraient. On ne disait pas qu'en raison même de leurs monstrueux efforts, ces armes eussent indifféremment atteint les belligérants et que cette perspective écartait jusqu'à l'idée d'en provoquer l'emploi. Cela c'était hier, alors que les armes nucléaires étaient encore relativement primitives. Depuis le début des années 80, l'accroissement de la précision des tirs éliminant les destructions massives, les mêmes résultats pouvaient être obtenus avec des charges explosives à l'énergie de destruction dix fois, et dans certains cas cent fois, voire même mille fois plus réduites. Toujours imaginaire, mais modifiée dans ses moyens et dans ses objectifs, la stratégie nucléaire passerait alors de l'abstraction à la réalité si ne demeurait le risque « d'escalade », les belligérants obstinés échangeant des coups de plus en plus meurtriers pour aboutir à l'absurde, le conflit coûtant, en tout état de cause, beaucoup plus cher qu'il ne rapporterait. Mais la précision des engins de jet à distance ouvre cependant de nouvelles perspectives aux Etats en mal de belligérance. Les hostilités s'inséreraient entre l'absurdité de la destruction massive et l'exorbitante meurtrière d'un conflit d'usure lente disputé avec des moyens classiques, comme ce fut le cas des deux guerres mondiales. Par le biais de la précision, la guerre redeviendrait, aussi, « la poursuite de la politique par d'autres moyens ». Les armes de jet mises au point au début des années 80 laissent présager une tactique d'intervention à distance assez efface pour paralyser l'appareil militaire classique du parti opposé, mais assez sélective et assez limitée ses efforts destructeurs pour prendre de court « l'escalade », éliminer une riposte qui serait disproportionnée et provoquerait, en retour, un insupportable châtement. Toutefois, il est vraisemblable que, terrifiées par la perspective d'un accroissement quasi illimité de la violence, les populations interviendraient avant que ne se produise l'irréversible.

Mais, cependant, que d'attraits, si on peut dire, présente cette manière inédite d'user de la force! Une seul salve, deux peut-être, et en quelques dizaines de minutes, la décision serait acquise ; aucune perte du côté de l'assaillant, fort peu de victimes en face ; pas de destructions étendues, les populations indemnes, l'humiliation de la défaite tempérée par l'innocuité - relative - de l'assaut ; face à une coalition, la faculté de choisir l'adversaire à désarmer et de le frapper avant que ses partenaires réagissent, la négociation, enfin, conclue sur la neutralisation de l'allié militairement paralysé.

La situation stratégique nouvelle créée par la précision des armes de jet mobilisa les stratèges et les hommes politiques américains. Ils s'inquiétèrent de la situation précaire dans laquelle se trouvent désormais les forces

classiques de l'OTAN déployées en Europe, plus particulièrement le corps expéditionnaire des Etats-Unis, et ils sont des plus en plus nombreux à vouloir le ramener outre-Atlantique. La population de l'Allemagne fédérale presse son gouvernement de réclamer - et d'imposer - la suppression de toutes ces armes et souscrit aux Accords de Washington qui éliminèrent les euromissiles. Bonn feint d'ignorer que les fusées soviétiques déployées au-delà de l'Oural sont aujourd'hui aussi précises et aussi capable d'exercer en Europe de l'Ouest des destructions sélectives que les engins dont la cause des perfectionnements qui lui ont été apportés au cours d'une vingtaine d'années, modifie la situation stratégique et politique. Les Etats-Unis penchent vers le « désengagement » ; l'Allemagne fédérale balance entre l'Ouest et l'Est, ses moyens classiques de défense désormais en position plus précaire encore que ceux du grand allié, ne sont plus intimidants et l'alliance des démocraties occidentales en est affaiblie d'autant. Fort logiquement, les Etats-Unis cherchent à limiter les risques qu'implique le soutien militaire qu'ils apportent à l'Europe occidentale. Ils essaient de substituer un système défensif non nucléaire au recours à l'atome initialement prévu. Mais la démarche se heurte aux effets de la précision des armes de jet, ces armes dévalorisant les forces classiques dont Washington voudrait que se contentent ses alliés.

On le voit, l'invention ne laisse aucun répit à l'humanité. Avant même qu'elle soit à l'unisson du dernier événement scientifico-technique, une autre création ajoute ses interrogations à celles auxquelles elle sait pas encore répondre.

## 6. CONCLUSION

Qu'il s'agisse de la pratique d'une politique de puissance ou simplement de la sauvegarde d'un Etat menacé, l'acceptation du risque est partie intégrante de la défense des intérêts nationaux. Phénomène contemporain : entre les Etats démocratiques et autres une nouvelle arme d'asymétrie fait obligation aux premiers de souffrir les coups des seconds, faute de pouvoir courir les risques inhérents à la riposte. Aussi, le plus souvent les démocraties occidentales n'ont-elles pu résoudre à leur profit les crises internationales auxquelles elles participèrent. Elles furent tenues en échec dans le Sud-Est asiatique (1975), et en 1979, en Iran (Etats-Unis), puis au Liban quatre ans plus tard (Etas-Unis, France, Grande-Bretagne, Italie) et, plus généralement, à la fois à la pénétration idéologique des Soviétiques, à leurs empiétements territoriaux et devant les assauts du terrorisme. Rares ont été leurs réactions et si elles finirent par imposer leur volonté lors de l'affaire de la Grenade, aux Malouines, à Tripoli ou dans le golfe Arabique, ce fut dans des circonstances excluant tout risque majeur - entendez par là l'engrenage conduisant à l'emploi d'armes de destruction massive ou bien les actes d'un terrorisme difficile à maîtriser.

En dépit des convergences de circonstance, l'antagonisme Est-Ouest apparaît latent et les démocraties occidentales doivent l'aborder avec une politique nouvelle, différente de celles qu'elles pratiquaient dans le passé : il s'agit, pour elles, de détenir des moyens suffisamment intimidants pour que l'idée de leur chercher noise ne puisse même être envisagée. Les armements nucléaires fournissent à certaines d'entre elles les instruments de cette puissance d'intimidation, mais voici que les perfectionnements apportés aux

armes de « l'attaque verticale » - les fusées - permettent désormais de matérialiser une certaine forme de dissuasion sans recourir à l'explosif atomique. En quête des mêmes privilèges que ceux que détiennent les puissances nucléaires - au premier rang desquels figure l'invulnérabilité - , certains Etats du tiers monde se sont rendu compte du parti qu'ils pouvaient tirer du progrès technique lorsqu'il accroît la précision des engins balistiques. Les uns en construisent, d'autres s'en portent acquéreurs, tous entendent les équiper de charges explosives classiques, voire chimiques, afin de tenir, eux aussi, un armement redoutable, parce que imparable, capable d'insupportables destructions s'il était utilisé en masse. Si bien que le concept de la dissuasion serait en passe d'être adopté par un nombre de plus en plus grand de nations.

On ne peut savoir encore si la généralisation de ces armes nouvelles va étendre, comme ce fut le cas de l'atome militarisé, la zone de non-belligérance forcée ou, au contraire, inciter à l'usage de la force à l'encontre des nations démunies.

Mais, une fois encore, voici qu'un armement nouveau, très différent des précédents, modifie la conjoncture internationale. Il rapproche les Etats en voie de développement des puissances industrialisées par la pratique d'une même stratégie. Mais il risque d'ajouter aux appréhensions que suscitait l'opposition entre l'Est et l'Ouest un axe d'incertitude Sud-Nord.

## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

1. « Pour de nouvelles lectures du mouvement communiste mondiale », *Kommunist*, n°1, janvier 1961.
2. Andreï Gromyko. Discours diffusé par l'agence Tass le 13 décembre 1962.
3. H. Schmidt, « The zero option wouldn't leave the West uncovered », in *New York Herald Tribune*, 20 avril 1987.